



# Gandhi, loin d'Epinal

## Le courage de la non-violence

par Jean-Pierre Barou  
(Indigène)

**A**VRIL 1919. Quelques jours après qu'à Amritsar (Inde) le général Dyer a fait tirer sur une foule de manifestants pacifiques (1 516 morts et blessés), Miss Sherwood, une directrice d'école de la ville, est violemment prise à partie. Le général Dyer décrète alors que toute personne passant dans sa rue doit marcher à quatre pattes. Gandhi est ulcéré. Il affirme qu'il eût été « plus humain d'exécuter sommairement ceux qui furent réduits par leurs bourreaux à ramper sur le ventre comme des vers de terre »...

Gandhi n'a jamais été le doux agneau qu'on imagine. Pour lui, plutôt la mort que la lâcheté : celle-ci est le crime qu'il abomine par-dessus tout. « Je crois que, s'il fallait absolument faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence », déclare-t-il à plusieurs reprises. On pense communément que pour lui cette dernière est taboue : non. Mais il la condamne pour plusieurs raisons.

D'abord elle est inefficace. Se libérer des Anglais par le terrorisme ? La violence appelle la violence. Le cycle se poursuivrait. Et puis : « Les méthodes de violence présupposent nécessairement l'acceptation de la civilisation moderne. » Il en est convaincu : cette civilisation occidentale « n'a de civilisé que le nom ». Elle encourage à la lâcheté, nie l'essor spirituel, elle « n'est qu'un feu de paille ». Si pour conquérir l'indépendance, c'est-à-dire la liberté, Gandhi prône la non-violence, celle-ci n'est pas pour lui une fin en soi. La non-violence des faibles ou des sec-

taires ? Elle n'est qu'aveu d'impuissance. Pour lui, elle doit être l'arme des forts. Elle est l'« autre nom de la raison ». A Londres, il a pris contact avec tous les anarchistes indiens, dont certains revendiquent actes terroristes et assassinats, et dont la bravoure l'a impressionné. S'il a le sentiment qu'ils s'égarèrent, il partage leur radicalité : « Ma foi dans la non-violence non seulement ne m'empêche pas, mais m'oblige à m'associer avec les anarchistes et tous ceux qui croient en la violence. »

Pourquoi aujourd'hui ce retour sur Gandhi, sur cette non-violence qui n'est pas simple résistance passive (elle mène à la grève, au refus d'obtempérer, au boycott, à la grève de la faim, etc.) mais réclame un haut degré d'engagement collectif et de courage personnel ? Jean-Pierre Barou, ancien de « Libé » devenu éditeur (le fameux « Indignez-vous ! » de Stéphane Hessel), tient à nous le rappeler : printemps arabe, Indignés, dissidents chinois, immolés tibétains, « étonnons-nous de cette référence massive à la non-violence, alors que les chefs de la planète s'en moquent ». L'homme n'est pas voué jusqu'à la fin des temps à exploiter son prochain, à lui faire la guerre, à lui piquer son portable, à s'exiler en Belgique pour y planquer son fric (« La puissance de la guinée que vous avez dans votre poche dépend complètement de l'absence de la guinée dans la poche de votre voisin », disait Gandhi). Au fond, la non-violence en appelle à cette partie souterraine, invisible, où les consciences voisinent et forment une communauté : elle est, dit-il, notre vraie nature.

J.-L. P.

● 32 p., 3,10 €.